

TEMPERATURE

Du 16 mai 1904.

Table with 2 columns: Time (7 h du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.) and Temperature (Fahrenheit, Centigrade).

LF

Nouveau Gouverneur DE LA LOUISIANE.

Newton Crain Blanchard, ancien représentant de la Louisiane au Sénat des Etats-Unis, ancien membre de la cour suprême de l'Etat, a été inauguré en grande pompe, hier à Baton Rouge, gouverneur de la Louisiane.

M. Blanchard arrive au pouvoir dans les conditions les plus heureuses, il y arrive porté par les suffrages de presque tous les citoyens de l'Etat qui, en l'élevant à la première magistrature, ont voulu à la fois confier l'administration à un homme possédant toutes les qualités requises, d'une habileté et d'une intégrité reconnues et récompenser toute une vie consacrée au service de la communauté.

C'est un honneur pour tous, pour les électeurs comme pour l'Etat. D'un autre côté les élections récentes ont donné d'excellents résultats et dans la législature qui siège en ce moment il n'existe pas d'opposition pouvant entraver les travaux, provoquer de ces discussions oiseuses sur la politique qui prennent tant de temps aux assemblées et n'ont d'autre résultat que de retarder le progrès.

Tout semble donc sourire à notre Etat. Il n'y a plus qu'à se mettre énergiquement à l'œuvre pour le pousser dans la voie heureuse où il s'avance si fermement et le conduire au but glorieux qui lui est marqué.

A l'occasion de son inauguration le gouverneur a prononcé un discours remarquable.

M. Blanchard ne s'attache pas aux grandes phrases retentissantes, au contraire il va droit au but et expose clairement ses idées et ses vues.

C'est de l'instruction publique que parle tout d'abord le gouverneur, il en fait ressortir l'absolue nécessité pour le développement de la richesse et de la puissance de l'Etat.

Il constate que la Louisiane peut soutenir favorablement la comparaison avec tout autre Etat du sud sous ce rapport, mais qu'il reste encore beaucoup à faire, et il recommande aux législateurs d'y songer. Puis avec la même netteté, le même sens pratique M. Blanchard traite toutes les questions d'intérêt du gouvernement d'un Etat, tout ce qui concourt à l'enrichir et à l'élever.

Sa longue expérience politique lui a fait découvrir les déficiences qui existent dans certaines lois, lois électorales, lois sur le jeu, etc., et il suggère des remèdes qu'étudieront certainement nos législateurs.

Tout serait à citer dans ce discours d'inauguration; il est digne du patriote dévoué à ses concitoyens, soucieux d'augmenter la richesse publique et d'élever le niveau moral, enfin du gouverneur d'un Etat appelé à de hautes destinées.

Cérémonie imposante à Baton-Rouge.

Inauguration du gouverneur Newton C. Blanchard.

Grand concours de citoyens éminents de toutes les parties de l'Etat.

Discours remarquable du nouveau chef du gouvernement louisianais.



NEWTON CRAIN BLANCHARD. Gouverneur de la Louisiane.

Baton Rouge, 16 mai 1904.

En présence d'une foule accourue de tous les points de l'Etat Newton Crain Blanchard a assumé les fonctions de gouverneur de la Louisiane aujourd'hui. Debout, tête nue, dans la salle des séances de la chambre, au milieu d'une assemblée d'hommes publics distingués, il a prêté le serment d'usage à deux heures et quelques minutes, puis a prononcé son discours d'inauguration, discours qui est un modèle de clarté et de précision.

Après la bénédiction le gouverneur s'est rendu au bureau de l'exécutif, qui avait été magnifiquement décoré par des dames de Baton Rouge, et a tenu une réception publique. Des centaines de personnes sont venues le féliciter. Aucune inauguration n'a jamais attiré autant de visiteurs à Baton Rouge. Des hommes éminents accompagnés pour la plupart de leurs familles sont arrivés de toutes les paroisses de l'Etat. La Nouvelle-Orléans s'est distinguée en envoyant une nombreuse et notable délégation. Plusieurs centaines de personnes de Shreveport, la résidence du gouverneur depuis de longues années, et de la paroisse de Caddo, sont arrivées ce matin dans un train spécial pour prendre part aux cérémonies.



JARED V. MANDERS. Lieutenant gouverneur de la Louisiane.

Le Palais d'Etat était décoré de plantes vertes et de drapeaux, et il n'a pas desmonté de plusieurs heures.

Pour la cérémonie une vaste estrade avait été construite devant la porte nord du Capitole et les dames de Baton Rouge l'avaient décorée à profusion.

Des sièges y étaient réservés pour le lieutenant gouverneur Manders, l'ex-lieutenant gouverneur, le président Snyder, de la Chambre, le président et le vice-président du Sénat, le sénateur Foster, Son Honneur Paul Capdevielle, maire de la Nouvelle-Orléans, le président Breaux et ses collègues de la cour suprême de l'Etat, les membres de l'état-major du gouverneur Heard et de nombreux hommes distingués.

Mais la plus intéressante partie de la cérémonie a eu lieu à la cérémonie de la Chambre, le président Breaux et ses collègues de la cour suprême de l'Etat, les membres de l'état-major du gouverneur Heard et de nombreux hommes distingués.

Après avoir reçu des centaines de personnes, le gouverneur Blanchard a été conduit au Palais de l'Exécutif où l'attendaient le gouverneur Heard et les membres de la cour suprême pour l'escorter à la salle des séances.

Après la bénédiction le gouverneur s'est rendu au bureau de l'exécutif, qui avait été magnifiquement décoré par des dames de Baton Rouge, et a tenu une réception publique.

Des centaines de personnes sont venues le féliciter. Aucune inauguration n'a jamais attiré autant de visiteurs à Baton Rouge.

Après la bénédiction le gouverneur s'est rendu au bureau de l'exécutif, qui avait été magnifiquement décoré par des dames de Baton Rouge, et a tenu une réception publique.

Des centaines de personnes sont venues le féliciter. Aucune inauguration n'a jamais attiré autant de visiteurs à Baton Rouge.

Le capitaine J. St Clair Favrot et à bord du vapeur du gouvernement Stranger.

Le bruit des détonations s'était à peine éteint que le nouveau gouverneur s'est avancé et a prononcé son discours d'inauguration dont nous donnons ci-après quelques extraits.

Le gouverneur a débuté ainsi: "Concitoyens. Une grande fonction civile vient d'avoir lieu ce matin qui, à la fois, prouve que le peuple a le pouvoir de se gouverner et prouve l'exercice de ce pouvoir. Vraiment, dans sa signification, l'autonomie n'est possible que chez un peuple pouvant diriger ses destinées et les dirigeant réellement."

Cette fonction ou cérémonie croissante en la prestation du serment d'office du Chef de l'Exécutif nouvellement élu. Par cet acte, a lieu le transfert de l'autorité exécutive suprême du Gouvernement de l'Etat. Elle passe des mains habiles auxquelles elle avait été confiée, à celles des hommes récemment élus, et qui sont chargés de l'exercer pendant les quatre années qui vont suivre.

Le spectacle nous est donné de l'abandon paisible du pouvoir d'une part; et de l'investissement de ce pouvoir d'autre part; le tout s'opérant conformément au vœu de l'autorité régulatrice. C'est-à-dire le peuple obéissant à des lois qui a été faites lui-même et qui exerce un vertu de son droit d'autonomie.

Nul ne comprend mieux que moi que ceux à qui sont confiés des mandats de confiance, quelle qu'en soit l'importance, ne sont que des serviteurs et des agents du peuple, et qu'en acceptant aujourd'hui la première magistrature de l'Etat, je me suis revêtu de devoirs sacrés, ceux de gouverner un peuple d'après ses lois.

Très sensible à cet honneur qui m'est fait, je saisis cette occasion pour me témoigner ma reconnaissance au peuple. Conscient de l'importance de la tâche que j'accepte et conscient du poids des responsabilités qui vont devenir mien, j'implore humblement la protection divine et bien sincèrement d'être jugé avec considération et indulgence par tous les gens bien-paisants, hommes et femmes.

La renaissance de la Louisiane, datée de l'année 1877, après que les restes du gouvernement de l'Etat furent remis, entre les mains de la population blanche, les classes intelligentes et qui possèdent. Les premières administrations de ces Gouvernements Nicholas, Whitte, McEary furent à remettre l'ordre dans les affaires politiques et judiciaires de l'Etat à dessein de les débarrasser de ce qui est resté de la corruption qui avait introduites l'anarchie, l'incertitude et le désordre dans les affaires publiques.

Cela était essentiel pour que la situation de l'Etat devint convenable; il fallait procéder à cette opération avant de songer à la réhabilitation et à la reconstruction de notre Etat dans les circonstances gouvernées qui avaient fait naître la guerre civile.

L'auteur retrace à larges traits ce qu'ont fait ses prédécesseurs et qui leur était imposé par la situation; il leur fait faire adopter les bonnes lois et abroger les mauvaises. Ils ont été à la hauteur de la tâche, et c'est à lui, dit-il, qu'il incombe de continuer, œuvre par eux commencée.

Le gouverneur Blanchard attache la plus grande importance à l'éducation à donner au peuple et ses efforts dans cette direction seront incessants.

Il trace à grandes lignes le programme qu'il se propose de suivre, d'exécuter pendant les quatre années de son administration. L'égard des places que donne le Chef de l'Exécutif et que les personnes voudraient voir plutôt donner par le peuple, M. Blanchard émet l'espoir que l'Assemblée Générale, sans parti pris, sans passion, traitera la question et qu'elle donnera une solution qui répondra au vœu des citoyens.

Le gouverneur touche à nombre de questions d'un haut intérêt et sur chacune il dit le mot juste et à propos. En terminant, M. Blanchard dit: "Les affaires de toutes les institutions et de toutes les commissions de l'Etat seront menées avec une scrupuleuse attention. Les dépenses de l'Etat seront judicieuses, et l'Etat sera tenu de tous ses départements du gouvernement sera marqué au coin de la plus grande minutie."



W. W. HEARD. ancien gouverneur de la Louisiane.

Il y a bien d'autres questions qui auraient dû être traitées dans ce message, mais sa longueur ne le permet pas.

Il est possible que certaines de ces questions fassent le sujet de messages spéciaux, en temps opportun.

J'ai l'assurance que tous ceux qui m'ont prêté leur concours ont été très honorés de nos plus vives sympathies. Il a servi l'Etat sagement et parfaitement; il a mérité une page dans son histoire, et cette page lui sera consacrée.

Mon mot de la fin est, sous tous les dissensions de parti, que toute amertume disparaisse de nos cœurs, que les différences factieuses soient chassées du passé, que les Démocrates, Républicains, Populistes, nous nous unissions dans un commun effort dans un patriotisme pour placer la Louisiane au premier rang des Communautés de la Grande Union des Etats.

Des applaudissements frénétiques ont accueilli les paroles du gouverneur, et l'ovation qui a été faite sera certainement un des souvenirs de nos jours.

Le révérend Carter, de la première église méthodiste de Baton Rouge, a béni l'Assemblée, puis le gouverneur Heard et le gouverneur Blanchard se sont rendus au salon du Palais de l'Exécutif où a eu lieu une réception.



ALBERT ESTOPINAL. ancien lieutenant gouverneur de la Louisiane.

Le colonel T. Sambola Jones était aujourd'hui le maître de cérémonie, et on ne saurait trop le féliciter de l'énergie avec laquelle il a poussé les préparatifs. C'est à lui qu'on doit en grande partie le succès de l'inauguration du gouverneur Blanchard.

C'est le capitaine Irvin E. Reed, de l'armée des Etats-Unis, commandant des cadets de l'université de l'Etat, qui a rempli les fonctions de grand marshall.

Les militaires qui ont pris part à la cérémonie d'inauguration sont l'adjudant général et les membres de l'état-major du gouverneur Heard, les trois cents soldats de la compagnie A de la garde nationale de la Louisiane commandée par le capitaine Louis P. K. Bourne, de St Francis de, essouffés et des détachements de la marine et de l'armée des Etats-Unis.



HON. PAUL CAPEDEVIELLE. maire de la Nouvelle-Orléans qui a assisté à l'inauguration du gouverneur N. C. Blanchard.

Les comités étaient composés comme suit: Comité du Sénat: Hon. L. D. Beauregard, président; G. W. Lewis, Shaffer, Batington, Parker et Louche. Comité de la Chambre: W. H. B. Croom, président; Dapin, Seeger, Tenberry, Rousse, Gray, Gamble, Terry et Richardson. Comité général des citoyens: T. Sambola Jones, président; L. D. Beauregard, S. S. Doughty, S. L. Raymond, D. R. Burden, L. G. Striving, E. J. Gay, Louis Ricard, Thomas D. Boyd, Dr. F. L. Mills, M. F. Ammon, J. J. J. Charles, J. R. H. H. John F. Irving et R. J. Hamme.

Il y a eu un banquet au Palais de l'Exécutif à huit heures du soir les portes du pavillon de l'Université de la Louisiane étaient pour le bal d'inauguration se sont ouvertes. Les membres du comité de réception étaient à leur poste et alors sont

vu que vous ne connaissiez la vérité que par moi. —Et, interjeta Jean stupéfait, elle accepte... elle... cette idée! —Ah! l'émotion fut aussi profonde chez elle que chez vous, surtout le premier jour où nous nous vîmes... Elle était descendue, encore assez faible, dans le salon, pendant que Mlle Arlette s'occupait de faire faire ses premiers pas à son chauffeur, qui fut rétabli un peu avant moi... J'étais donc seul et voulais me lever, attendre, debout, le retour de Mlle Arlette... Ma tante apparut alors, me conquit entièrement, du premier regard; et, tout de suite, nous dûmes nous étonner, parce que, pour la première fois, je me retournai et aperçus votre photographie, qui était placée derrière moi... Je prononçai votre nom et, bien vite, elle m'ordonna de le taire, puisque, la bas, vous êtes M. Marjan de Valcreuse... Et quand je dis que j'étais, le fils de la duchesse de Herford-Douglas, son trouble fut si grand qu'elle en trouva une faiblesse entre mes bras de malade... —Et puis?... —Ce jour-là, nous ne pûmes pas parler davantage, parce que sa fille revenait... Mais, en ces quelques minutes, nous nous étions donnés l'un à l'autre! —Et le lendemain, dès l'aurore, elle revenait... Elle voulait m'entendre parler de tous les

Feuilleton

L'Abeille de la N. O.

LES LARMES DE L'AMOUR.

Grand Roman Inédit Par PIERRE SALES QUATRIEME PARTIE.

IX LE FILS DU CRIMINEL

Il fut aussi désespéré que Jacques. Il se sépara de lui, marcha en chancelant, dans son cabinet. Puis, revenant brusquement vers le fils du duc, il lui prit les deux mains, le fit assise en face de lui; et, avec une douceur qui émut aussitôt l'âme du jeune homme d'une joie étonnante: —Racontez-moi bien tout, mon cher petit... car je ne sais rien... —Non! fit Jacques en souriant, puisque ma tante a jugé que tout ceci ne devait pas être écrit. Vous êtes en Hollande, en Allemagne; elle redoutait qu'une lettre ne s'égarât... —Je reconnais bien sa prudence... sa terreur de tout... —Cher petit, murmura Jean en lui prenant les mains, comme il a bien dit: "Ma tante!" Et sans savoir... —Je n'ai pas à savoir autre chose que ceci, mon oncle, c'est qu'elle est votre femme et que le duc a donné une fille à votre image et à la sienne!... Oh! si je pouvais bien vous faire sentir à quel point je l'aime, comme je vous aime toute ma vie après d'elle! —Hélas! cher petit, si vous dressiez entre vous et Arlette des obstacles dont vous ne pourriez même pas vous faire une idée. Votre généreux caractère n'a vu que ceci, c'est que moi, que j'ai croit vous garçon à Paris, j'ai été à Baton Rouge, caché au fond

de la Bretagne... qu'une enfant m'est née... de situation simplement irrégulière... Vous l'aimez; et malgré tous les préjugés, malgré vos beaux titres, vous voulez en faire votre femme... Si vous saviez tout ce que cache cette situation! Car je suppose bien que ma femme... oui, ma femme, vous l'avez très justement dit... me vous a pas revêtu grand'chose... Et vous, vous n'avez encore presque rien dit... —Je vais tâcher de vous résumer ma délicieuse... et si triste histoire, si elle doit être sans lendemain... Mais c'est pendant des heures, des journées, que je voudrais vous parler d'elle... J'avais quitté Paris, à la suite d'une querelle plus pénible que les autres avec mon père... et où je dois déclarer qu'il n'avait pas eu tous les torts... Je parcourrais la France, sur mon auto... presque au hasard... comme un fou... à des vitesses qui faisaient sans cesse trembler mon mécanicien... Je ne donnais que rarement, l'accomplissement de mes nouvelles à ma mère, ce qui a fait, qu'après mon accident, j'ai pu la laisser assez longtemps sans lui écrire. —Votre mère n'a pas su! —Rien... A quoi bon l'inquiéter, des que j'ai su que je n'étais pas en danger de mort!... J'étais donc tombé exactement, en face de votre propriété du Fret

Ma cousine Arlette... —Mais, interrompit Jean avec une nouvelle épouvante, est-ce que cette enfant a su?... —Rassurez-vous; mademoiselle Arlette n'a vu en moi et ne voit toujours qu'un étranger! Et ce n'est du reste que plusieurs jours après que ma tante a connu qui j'étais. Elle était soufiante, au moment où se produisit l'accident... allité elle-même... Oh! rien de bien grave! fit Jacques qui voyait son oncle trépasser; et, quoique bien inquiet, elle était forte et radieuse, lorsque je l'ai quittée. —Ce fut donc mademoiselle Arlette seule qui s'occupa de moi, avec une énergie, une intelligence et une résistance à la fatigue qui vous auraient rempli d'admiration. —Dans ces circonstances, dit Jean avec une naïve fierté, c'est dans l'âme surtout que réside la force. Ainsi, c'est cette petite... toute seule... —Qui vint la première à mon secours, qui fit manœuvrer tout le monde, parait-il, répondit Jacques avec enjouement, donnant ses ordres à des paysans accourus au bruit des détonations de la machine, à un domestique, à ses servantes, son jardinier... Moi et mon chauffeur, nous étions deux pauvres masses inertes, et l'on se demanda d'abord si nous n'allions pas trépasser... —Mais, fit Jean, cherchant à se souvenir, aucun journal n'a

parlé de?... —L'on chauffeur qui revint le premier à lui... et moi même des que je pus parler, nous demandâmes le silence... Je vous raconte la ce qu'on me raconte et demeurai plusieurs jours sans guère de connaissance... Je n'étais comme en un rêve, distinguant seulement cette ombre légère qui passait et repassait au-dessus de nous, se penchant sans cesse sur nous... —On vous avait installé dans le grand salon, je pense! —Oui... bien aéré, avec la brise de mer qui nous venait chargée des senteurs de votre parc... Ah! quel délice quand j'ai commencé à revivre! Et quelle émotion, quelle reconnaissance lorsque, par le jardinier, par vos servantes, j'ai su que c'était à cet ange que je devais tout... Sa mère n'était pas encore descendue. Mademoiselle Arlette était comme jalouse, du reste, de s'occuper elle seule de nous... Dites-moi... dites-moi, mon oncle, était-ce possible de ne pas l'aimer?... —Je dois reconnaître, mon cher enfant, qu'il y a, en tout ce qui me concerne de circonstances qui me honoreront et qui, tout à coup, me font trouver peut-être moins insurmontables les obstacles qui vous séparent d'elle... —Et pourtant!... pourtant!... —En pareille circonstance, hériteriez-vous, vous? Et un titre

de duc et l'opposition de votre famille seraient-ils suffisants pour vous séparer à jamais de celle que vous aimez?... Elle est votre fille, elle est de notre sang, mon oncle, car je me considère bien comme autant de la race de ma mère que de celle de mon père; elle est donc bien digne de moi... Et si vous ne me repoussez pas, vous l'êtes... Il avait prononcé ces dernières mots avec toute la chaleur enthousiaste qu'il pouvait dans le regard si encourageant du père d'Arlette. —Et Jean se disait en effet: "Pourquoi pas?... C'était une folie, mais une si belle folie!... Et si Arlette aimait?... —Vous ne me parlez que de votre amour, mon enfant... Et elle! —Serait-elle ici si je n'avais la presque certitude que mes espérances sont partagées?... —J'aime à croire que vous n'avez pas porté le trouble dans le cœur de cette innocente?... —A ce besoin de vous dire que pas une parole n'a été échangée entre nous, que vous auriez le droit de me reprocher?... Mais deux jeunes cœurs ont un besoin de se parler pour se comprendre!... Et, du reste, toute ma conduite m'a été tracée par la chère compagne de votre vie... —Qu'il ne m'écrivait rien... —Oh! non, puisque, je vous le disais tout à l'heure, elle a